

DANIEL DEBAUGE

CRIME AU CHÂTEAU DE LISANDRE



WIGWAM

CHAPITRE PREMIER

Le crime

La gendarmerie de Lisandre n'était pas très grande. D'ailleurs, elle suffisait largement aux besoins de la population, cette population qui était à peine de deux mille habitants. Les quatre gendarmes de Lisandre n'avaient à s'occuper que des braconniers qui chassaient dans les bois voisins.

Lisandre était situé dans une vallée; une petite rivière passait à proximité du village. Celui-ci était essentiellement entouré d'un bois qui regorgeait de gibier.

C'est là que se trouvaient les propriétés du comte de Lisandre, vieil homme très riche. Il venait de fêter son soixante-dixième anniversaire, mais il était plein de santé, ce qui devait inquiéter son neveu, Robert Albret, et sa nièce, Elvire Mallais, qui logeaient avec lui dans le château de Lisandre et qui semblaient tentés par un

héritage. Mais le comte avait deux fils, François et Philippe de Lisandre.

Ce jour-là, à la gendarmerie, Antoine Verrier, un vieux gendarme non loin de la retraite, écrivait sur le bureau de l'unique pièce. Près de lui, Lebrun et Giraud jouaient aux cartes. Soudain la sonnerie du téléphone retentit. Verrier décrocha :

- Allô?

Une voix étouffée lui répondit :

- Allô! Venez vite! Il y a eu un meurtre au château.

- Un meurtre? fit Verrier.

- Oui! Le comte! Venez vite derrière le château, près de la rivière.

Verrier raccrocha le téléphone. Il était devenu blanc. Près de lui, Lebrun et Giraud le regardaient, étonnés.

- Un meurtre.. balbutia-t-il. Le comte a été assassiné.

- Nous y allons, dit Giraud.

- Le château est à six kilomètres, dit Lebrun.

- Nous irons à bicyclette, répondit Giraud. Verrier, reste ici! Si Sarrafel vient, dis-lui de nous rejoindre au château.

Sarrafel était le quatrième gendarme de Lisandre. Il était allé chez un fermier du hameau voisin pour une histoire de maraudage. Il avait une

quarantaine d'années. Il était arrivé à Lisandre, il y avait un an environ, avec Lebrun, le plus jeune, qui avait vingt-cinq ans. Verrier ne quittait jamais la gendarmerie. Il était chargé des écritures. Giraud, le brigadier, était un homme d'âge mûr à l'esprit de décision. Il était responsable de la gendarmerie. Il aimait les intrigues policières; néanmoins, il fut choqué par le coup de téléphone. C'était la première histoire criminelle qu'il rencontra dans sa vie de gendarme, sauf une fois où, à la suite d'une bagarre, un ivrogne avait tué un de ses semblables à coups de barre de fer, mais ce dernier était déjà à demi tué par le vin...

Verrier s'installa à son bureau, tandis que Lebrun et Giraud enfourchèrent leurs bicyclettes. Il était 10 heures, et la journée s'annonçait assez lugubre.

CHAPITRE II

Sur la route

- Encore deux kilomètres, dit Giraud.

Ils pédalaient assez vite. Ils s'étaient engagés maintenant dans un bois sur un petit chemin caillouteux. Ils étaient soucieux. Lebrun rompit le silence.

- Ainsi le comte a été assassiné. Mais par qui? Croyez-vous que ses neveux soient coupables?

- Possible. Mais je ne vois pas la raison de ce crime.

- L'héritage?

- L'héritage devrait revenir à ses deux fils!

- Sait-on jamais! Le cadet, Philippe, est tombé en disgrâce à cause de son mariage.

- Oui. Il s'était marié avec une jeune fille très pauvre. Ce qui n'a pas plu à son père.

- Évidemment. Il était tellement orgueilleux! Je crois qu'il l'avait chassé du château, puis déshérité après une dispute.

- Oui. Celui qui venait d'obtenir ses diplômes de médecin est allé s'installer à Rouen.

- Celui-ci, je crois, n'aura pas sa part d'héritage.

- Évidemment! Mais il reste François, l'aîné!

- Oui. Celui-ci est resté en bon terme avec son père. C'est à lui que reviendra certainement la plus grosse part d'héritage.

- Cependant, je ne le crois pas capable d'avoir assassiné son père! C'est lui qui dirigeait les propriétés. Il vit heureux, riche et sans soucis familiaux, puisqu'il est célibataire. Je ne vois pas pourquoi...

- En effet. Et les neveux?

- Robert Albret est un brave garçon, mais à court d'argent... Il était cependant très lié à son oncle à cause de la souplesse de son caractère. Il vient d'être nommé instituteur, et il est venu passer ses vacances chez son oncle.

- Et Elvire?

- Ah! sa nièce? Elle vit au château depuis quinze ans. Devenue orpheline à cinq ans, elle a été adoptée par son oncle. Elle a l'air de s'y plaire.

- Hum!... Et il paraît que le comte avait bien mauvais caractère.

- En effet! Je me rappelle lui avoir parlé, le jour où un rôdeur avait assommé son gardien. J'étais avec Sarrafel. Nous n'avions pas pu arrêter le rôdeur. Il nous a mis à la porte en nous traitant d'incapables, etc.

- Il paraît aussi qu'il était maniaque, orgueilleux, avare...

- En effet, conclut Lebrun.

CHAPITRE III

Le château

Ils se turent. Ils se rapprochaient du château. La grille du parc était en vue. Plus loin, sur une colline, se dressait le château. À première vue, il paraissait être un vieux manoir de sorcière. Il datait du Moyen Âge. Il était en mauvais état, à cause de l'avarice du comte. Un donjon se dressait au milieu des murailles. Il était vaste, très vaste... Mais le comte et sa famille ne vivait que dans la partie nord qui, face au village, comprenait une dizaine de vastes pièces. Tout le reste du château était fermé par de solides portes. Personne n'y était entré. Le comte gardait sûrement les clefs. Lui-même n'y pénétrait jamais. On entrait au château par un pont-levis.

Le pont-levis se fermait tous les soirs à 19 heures et s'ouvrait tous les matins à 7 heures. C'était une manie du comte. Ceux qui arrivaient

trop tard le soir devaient coucher dehors, car le pont-levis ne s'ouvrait jamais à d'autres heures que celles fixées par le comte. Il n'y avait pas d'autres entrées. Le château était entouré d'un profond ravin. Devant le château se trouvait une espèce de forêt vierge que traversait une petite allée.

À cent mètres se dressait une petite cabane où couchait Joseph, le gardien, et sa femme. C'était un vieil homme qui était au château depuis vingt ans. Le comte aimait se promener dans cette forêt vierge.

Le pont-levis donnait dans une très grande cour au milieu de laquelle se trouvait un puits. Autour de la cour étaient de grandes murailles qui abritaient les habitations. Il y avait plusieurs grandes portes dans cette cour.

Au nord, près du pont-levis, c'était là que logeaient le comte, ses fils, ses neveux, ses domestiques.

À l'est et à l'ouest, les portes étaient closes. C'était la partie abandonnée du château. Au sud se dressait le donjon, assez haut. Tout en haut, des trous dans le mur épais servaient jadis de fenêtres. Il y avait beaucoup de place dans ce manoir.

Le comte vivait au château avec cinq domestiques : d'abord le père Nibelle, le gardien du parc ; sa femme, Germaine, qui s'occupait de la propreté des appartements ; une cuisinière, Hortense ; un valet de chambre, Rigobert ; et enfin Jacques, le garçon de course, qui se chargeait du ravitaillement. Tous les domestiques étaient là depuis un assez grand nombre d'années. Ils avaient la confiance du comte. Mais il fallait qu'ils se plient facilement aux exigences de celui-ci.

En 1910, à la mort de son père, le comte de Lisandre hérita du château. Mais il était en voyage aux États-Unis. Il ne s'occupa nullement de cet héritage, et le château fut abandonné.

En 1935, le comte revint du nouveau monde, accablé. Il venait de perdre sa femme. Il s'installa à Lisandre avec ses deux jeunes enfants. Logé dans une partie du château, il ferma les autres portes. Puis les enfants grandirent. Le comte était devenu sauvage, maniaque et avare, malgré la fortune qu'il avait acquise en Amérique. Il n'accepta aucun contact avec le reste du monde. Il y vécut jusqu'au jour où quelqu'un vint l'assassiner.

CHAPITRE IV

Deux morts

Les deux gendarmes arrivèrent près de la grille. Le père Nibelle vint leur ouvrir. Il était blanc comme un linge.

- Entrez, dit-il.

- On nous a avertis par téléphone qu'il y avait eu un malheur au château...

- Oui, répondit le père Nibelle lugubrement.

Un silence plana dans l'atmosphère.

Les gendarmes commencèrent à marcher dans l'allée en tenant leurs bicyclettes à la main. Le père Nibelle se tenait près d'eux.

- Venez, dit-il. Les deux cadavres sont derrière le château, dans l'allée sud.

- Les deux cadavres? interrogea Lebrun.

- Comment? N'êtes-vous pas au courant? dit le père Nibelle.

Giraud répondit :

- On nous avait dit que le comte avait été assassiné, mais...

- Il y a un autre mort, dit le père Nibelle. Un inconnu...

- Que faisait-il ici? questionna Lebrun.

- Si je le savais! répondit le père Nibelle. Tout ce que j'ai appris, c'est que c'est l'assassin du comte.

- L'assassin du comte? dit Giraud, surpris.

- Expliquez-vous! demanda Lebrun.

- Eh bien, monsieur le comte se promenait dans le parc avec son fils. Vers 9 heures et demie, un coup de feu claqua. Il y eut un cri. Puis une autre détonation résonna. Je courus sur les lieux. Je vis François de Lisandre, un pistolet à la main. Il était effrayé. Le comte gisait dans l'allée, dans une mare de sang. Je crus d'abord que François avait tué son père, mais aussitôt quelque chose me détrompa. En effet, à une dizaine de mètres, un corps gisait près d'un buisson. Le fils du comte m'expliqua, tant bien que mal, que cet individu avait tué son père. L'inconnu était caché derrière le buisson. Il attendait le comte. Quand celui-ci passa, il fit feu. Le comte s'écroula. Mais François vit s'enfuir l'inconnu qui essayait de s'échapper. Il courut à sa poursuite et l'abattit d'un coup de pistolet.

- En fait, l'assassin a été tué, conclut Lebrun.

- Oui, dit le père Nibelle. Après, arrivèrent les domestiques et les neveux. On constata que le comte était mort. Quant à l'assassin, lui a été tué d'une balle en pleine tête...

- Quelle drôle d'affaire, dit Giraud, qui réfléchissait.

Le petit groupe venait de dépasser le château. Le pont-levis était ouvert. Guidés par Joseph Nibelle, les gendarmes se dirigeaient maintenant dans le parc, au sud. Au loin se trouvait un groupe de personnes.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, Giraud distingua Elvire, la nièce du comte, qui discutait avec Hortense, la cuisinière. Puis il vit François de Lisandre. Autour de lui s'étaient groupés Germaine Nibelle, Robert Albret qui parlait à François, et un autre homme, assez grand, que Giraud ne reconnut pas. Près de là s'entretenaient Rigobert et Jacques.

Les gendarmes s'approchèrent et Robert Albret s'avança vers eux sans rien dire. Les gendarmes saluèrent rapidement les gens. Puis ils s'approchèrent du corps du comte, qui était au milieu du chemin.

- Nous n'avons rien touché, dit Robert Albret.

Giraud s'approcha du corps. Il le regarda quelques minutes. Puis il demanda qu'on lui montre le corps de l'assassin. Le père Nibelle le conduisit derrière un buisson voisin. Lebrun était déjà là. Il regarda le mort. Celui-ci était étendu sur le dos. Il portait de vieux vêtements râpés. Il avait tout l'air d'un vagabond. Son visage ne rappelait rien aux gendarmes.

- Le connaissez-vous? demanda le père Nibelle.

- Non, dit Lebrun.

- Qu'on appelle le médecin, ordonna Giraud.

- J'y vais, dit Rigobert, qui se dirigea rapidement vers le château.

- Rentrez les corps au château, dit Giraud.

Aussitôt, Robert Albret, aidé de l'autre homme qui se trouvait là, s'empara du comte et le transporta en direction du château. Jacques et le père Nibelle en firent de même pour l'assassin tué.

- Lebrun, marquez l'emplacement des corps par des pierres, dit Giraud; cela servira pour la reconstitution du crime.

Lebrun commença à ramasser des cailloux et à les déposer à l'endroit où gisaient les deux corps. Puis tous se dirigèrent vers le château. Elvire Mallais était toujours en train de discuter avec Hortense, mais la mère Nibelle s'était jointe à elles.

Les gendarmes parlaient à François de Lisandre. Celui-ci avait l'air désappointé.

- Hortense, dit-il, allez faire à manger. Ces messieurs dînent avec nous.

- Bien, Monsieur, répondit la cuisinière.

- Qui est cet homme, demanda Lebrun en montrant celui qui portait le corps du comte avec Robert Albret.

- C'est mon frère, Philippe de Lisandre, répondit François.

À suivre...